



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

Les bijoux reprennent chaque année leur vogue à l'approche des bals et des réunions d'hiver. La simplicité des costumes d'été les repousse, comme s'il ne pouvait y avoir analogie entre l'éclat du soleil et celui des diamans. Mais dès que les bougies s'allument dans les salons, que les lustres brillent éblouissans au-dessus de toutes les femmes parées, arrivent alors les perles et les pierreries, et tout leur cortège d'or, d'émaux, de camées, qui viennent s'entremêler aux fleurs, aux plumes, aux belles tresses de cheveux, se façonnant aux nouveaux caprices que la mode a créés. Aussi voyons-nous dès aujourd'hui des nœuds, des agrafes, des bouquets en pierres de toutes nuances, disposés à retenir, de chaque côté des robes

ouvertes, les plis du jupon serrés en draperies, se plaçant sur les manches, devant le corsage, et descendant graduellement jusqu'à la pointe du corsage. Ce genre d'ornemens, si convenable au style de nos modes actuelles, s'exécute parfaitement chez M. Bourguignon. Nous avons vu cette semaine une robe en satin rose broché argent dont toutes les draperies étaient fixées par des agrafes d'opales et diamans sur champ noir, entourés d'un petit dessin gothique en or. La robe, ouverte sur le côté, était ornée, depuis la ceinture jusqu'au bas, de cinq agrafes, entre lesquelles se laissait apercevoir un crevé de blonde. Les blondes, qui formaient mantille derrière le corsage, étaient retenues sur les épaules par des agrafes semblables, qui se retrouvaient au milieu et de chaque côté des draperies de la poitrine. La ceinture de cette robe fermait de côté, au-dessus de l'ouverture

du jupon, et était fixée par une agrafe analogue aux autres.

Par cette garniture, qui appartient au goût de M. Bourguignon, on peut juger de la recherche et de l'élégance des objets qui se trouvent chez lui. Divers ornemens pour coiffures, tels que bandeaux, épingles, bouquets, etc., sont d'un effet charmant pour costume de bal. On y trouve aussi des boucles de ceinture, boucles d'oreilles, épingles-broches, etc., d'un genre tout nouveau. Enfin nous reparlerons de ses porte-bouquets, dont il fut l'inventeur avec un si grand succès, et qu'il vient d'embellir encore cette année par de nouveaux perfectionnemens qui n'appartiennent qu'à lui*.

Quant à la mode générale des bijoux, elle semble être indiquée par de plus petites proportions que les autres années. Les chaînes sont délicates, les bracelets étroits, les boucles de ceinture peu chargées. On voit beaucoup de petits bracelets auxquels est suspendue, par une petite chaîne, une bague. Il y a beaucoup de coquetterie dans cette petite chaîne qui traverse le dessus de la main.

Il y a luxe dans les épingles dites broches, que l'on met en négligé comme en parure; c'est un ornement de rigueur aujourd'hui: on en voit beaucoup en opales, perles, ou petits diamans sur fond noir. Quelquefois ces différens genres sont mélangés sur le même fond.

— Les boucles d'oreilles sont longues, en formes gothiques ou carrées. Les camées sur fond noir ou or sont très à la mode; ils forment en grande partie l'ornement qui se trouve au-dessus des bracelets en *collier de chien*; c'est-à-dire un cercle uni en or, au milieu duquel est une belle pierre, une rosace en perles ou opales sur fond noir, ou un gros diamant sur fond noir.

— Un genre de bracelets élégans et à la mode est une chaîne qui fait plusieurs

tours au poignet et flotte irrégulièrement sur le bras ou la main. Cette chaîne très-délicate, en or ou petites pierreries, se ferme par une riche attache.

— On voit encore beaucoup de cercles d'or pour bandeau; mais le milieu, qui se trouve sur le front, est plus richement orné que ceux de l'hiver dernier.

— Il existe toujours une grande élégance dans les boutons de chemise d'hommes. Le bon goût seul détermine leur choix, et ce n'est pas petite affaire pour un jeune homme qui fait son entrée dans le monde, de bien choisir ce petit accessoire, qui doit être d'une élégante simplicité. Les opales, très-bien employées pour ce bijou, sont ce qu'il y a de mieux aujourd'hui. On peut même les prendre ornées d'un travail de diamant qui les divise ou les entoure, sans craindre d'être accusé de prétention. Les femmes mêmes ornent de boutons leur chemise de nuit. Dans ce cas, une jolie broderie remplace le jabot, et une petite dentelle est au bord de chaque côté de l'ourlet.

— Il est une réputation qui ne peut s'usurper, c'est celle qui s'acquiert par la grâce, le bon goût et l'originalité des créations que l'on produit. Sur ce point, M^{me} Thomas ne pouvait donc avoir de rivalité à craindre; mais si son talent était à l'abri de toute atteinte, il n'en est pas de même de ses intérêts, qui menacent d'être compromis par de faux rapports sur la cessation de sa maison, et qui tendent à en éloigner les habituées. Nous nous faisons un devoir de rectifier ce bruit répandu par la malveillance, et pour en démontrer toute l'erreur, nous renvoyons aux magasins mêmes de M^{me} Thomas, dont jamais les modes ne furent plus élégantes et plus recherchées que cette année. Le choix des étoffes, rubans, fleurs, plumes, etc., et le goût heureux qui les rassemble, démentiront, plus que toutes les assertions, les instigations semées dans le public; et de charmans modèles pris dans cette maison, et qui iront porter à l'é-

* Passage de l'Opéra.

tranger le cachet de sa brillante existence, ne laisseront plus de doute sur le rang qu'elle tient et ne cessera de tenir dans les modes de Paris.

Parmi toutes ces modes, nous annonçons à l'avance un petit chapeau à la *camargo*, vrai type de coquetterie et d'élégance; c'est une passe petite, inclinée, relevée, avec la plus capricieuse irrégularité, et qui peut aller à ravir à toute jolie physionomie. Ce genre sort des turbans, des berrets et des chapeaux, et ne peut manquer d'avoir des succès dans nos salons élégans.

— Nous avons remarqué à l'Opéra des bonnets aussi jolis qu'une coiffure en cheveux, tant les fleurs étaient légèrement disposées sous la blonde transparente. Cette blonde ne s'aperçoit en quelque sorte que par derrière, tant le bonnet est éloigné du front. Les fleurs tombent en touffes très-bas sur les joues; elles se divisent en petites branches, que l'on arrange à sa physionomie avec tout l'art d'un coiffeur qui arrangerait une coiffure de bal.

— Pour grande parure, on fait beaucoup de petits chapeaux en crêpe, formes basses et passes rondes et évasées. On n'y met point de brides, mais les bouts du nœud placé sur le côté de la forme retombent très-bas. Un de ces chapeaux en crêpe rose était orné d'un bouquet de marabouts roses frimatés en blanc, placé sur le côté de la forme. Du côté opposé, sous la passe, à l'endroit où elle relève, un second bouquet de marabouts se mélangeait aux cheveux et formait la coiffure la plus gracieuse.

— Les chapeaux en velours bleu, ornés d'une plume bleue, ont autant de vogue, dans ce moment, que les chapeaux couleur ramona.

— Le velours rose épinglé glacé en blanc forme de charmantes capotes.

— Un chapeau bleu de la même étoffe était orné de branches de bruyère divisées entre les coques des nœuds de ru-

ban, et sous la passe une petite guirlande de bruyère qui entourait la figure.

— Les jeunes personnes portent au bal beaucoup de robes en gaze à fleurs satinées ou brochées, blanc sur blanc, rose sur rose, et l'ourlet, d'une main de bateur, est orné à la tête de petits liserés de satin. Autour du corsage, une mantille de blonde-illusion, festonnée en soie, remplace les blondes, pour les jeunes personnes.

— De belles redingotes mi-négligées se font en velours scabieuse, ramona, gros bleu, ornées de passementeries en brandebourgs et d'une belle cordelière. Ces redingotes se doublent en moire ou satin de couleur. Ainsi rien n'est joli comme une redingote velours ramona doublée en satin bleu et liserée en bleu, portée sur un jupon de moire blanche, et avec un chapeau de satin bleu orné d'une plume bleue.

— Pour négligé du matin, la cachemirienne et le fin mérinos sont beaucoup employés maintenant. Selon leur élégance, on les double en soie ou en flanelle unie très-fine. On les serre autour de la taille par une large ceinture en étoffe pareille doublée en taffetas, qui se noue sur le devant.

LOUISE.

Je jetai les yeux sur cette malheureuse femme; je vis ses cheveux se dresser sur sa tête et l'horreur se peindre sur son visage, au milieu des ombres de la mort.

BARTH.

J'avais sept ans, lorsque ma mère me mit en pension chez M^{me} B****; j'y rencontrai Louise d'E***. Tout enfant que j'étais, je ne pouvais me lasser d'admirer sa beauté. Ses yeux bleus exprimaient une douceur si parfaite que l'on ne pouvait douter de l'égalité de son âme.

En grandissant, je remarquai avec peine que ma jeune amie n'avait rien de la gaîté

de ses compagnes ; elle ne partageait jamais leurs jeux ; son unique jouissance était de s'occuper de moi.

Ce ne fut pas sans chagrin que je vis arriver le moment où j'allais me séparer d'elle. Orpheline depuis son enfance, elle dépendait d'un oncle, son tuteur ; c'était un homme grand, maigre, bigot. Tous les trois mois on le voyait arriver pour payer la pension de sa nièce, à laquelle il n'adressait jamais que quelques mots bien durs qui la faisaient trembler. Je crois vraiment qu'il se serait cru damné s'il avait effleuré de ses lèvres le front virginal de la pauvre enfant. Il lui écrivait quelquefois ; ses lettres ne contenaient que de longs sermons sur les vanités et les dangers du monde. Devant Louise, nous n'en parlions jamais ; elle était si bonne, qu'elle l'aurait défendu !

Je n'avais plus que quelques jours à rester chez M^{me} B****, lorsque Louise reçut la visite de son unique parent. Il demeura long-tems avec elle, et, quand elle revint près de nous, ses yeux rouges et humides nous apprirent qu'elle avait pleuré. Je m'emparai de son bras ; je l'entraînai dans sa chambre ; mes prières arrachèrent l'aveu de sa douleur.

« Jenny, me dit-elle, tu vas quitter cette maison où nous avons été si heureuses ; lorsque tu viendras voir notre chère M^{me} B****, tu ne trouveras plus Louise ; dans huit jours on me marie. J'ai prié mon oncle de t'inviter à cette cérémonie, et je compte sur toi. »

Je fus anéantie en apprenant cette nouvelle. Je ne pouvais comprendre comment le vieux tuteur avait songé à lancer sa pupille au milieu du royaume de Satan, du monde enfin. J'en exprimai tout mon étonnement.

« Jenny, reprit-elle bien vite en fermant ma bouche avec sa jolie main, si comme toi j'avais une mère, je me jetterais dans ses bras, je mouillerais ses joues de mes larmes, je lui dirais : A toi, à toi seule je veux appartenir ; mais ce bonheur

n'existe pas pour la triste orpheline. D'une voix tremblante j'ai prié mon oncle de refuser ce mariage, il m'a répondu froidement : « Je le veux. » M^{me} B****, présente à notre entretien, a fait quelques représentations. « Madame, lui a-t-il dit, si ma nièce désobéit, elle passera le reste de ses jours dans une maison où les jeunes filles apprennent la soumission par des moyens infailibles. » Tu vois, ma bonne Jenny, que mon sort est décidé ; il ne me reste qu'à prier le ciel, puisse-t-il me donner le courage nécessaire pour cacher mes larmes et mon désespoir ! »

Depuis cet entretien, Louise demeura seule dans sa chambre ; moi-même j'étais exclue de sa présence, elle craignait que je ne cherchasse à diminuer son courage. La veille du mariage, on envoya les cadeaux ; ils étaient magnifiques : la pauvre victime les vit avec indifférence.

Le jour qui devait nous séparer n'arriva que trop vite, il était triste comme mon cœur ; une pluie continuelle refroidissait l'atmosphère. Je ne suis point superstitieuse, et cependant je tremblais, car mon imagination troublée ne m'annonçait que présages funestes. J'allai chez Louise. En entrant dans sa chambre, je vis qu'elle ne s'était point couchée, elle priait Dieu sans doute pour lui demander la force dont elle avait besoin. Sa pâleur et son immobilité auraient pu la faire prendre pour une de ces belles statues de vierge que l'on admire avec tant de plaisir. Au bout de quelques minutes, elle se leva, vint à moi, me serra dans ses bras, et me supplia de ne jamais l'abandonner si le malheur venait à s'appesantir sur elle ; puis elle songea qu'elle devait s'occuper de sa toilette.

Louise ne connaissait point son fiancé ; il arriva quelques momens avant l'heure fixée pour le mariage, et sa vue me glaça d'effroi. Sa taille était moyenne, son maintien embarrassé ; la maigreur de sa personne avait quelque chose de sinistre ; ajoutez à cela un regard oblique et le sou-

rire effrayant d'un démon. Je tenais la main de mon amie, et je la sentis trembler. Sa force d'âme lui fit retrouver quelque empire sur elle-même; mais le coup était porté, elle ne comprenait que trop le sort qui l'attendait.

Ce fut à l'église que je pus admirer tout son courage. Victime résignée, elle arrachait des larmes aux spectateurs les plus indifférens; et, lorsque la cérémonie fut terminée, je ne vis en elle rien qui me rappelât la jeune fille craintive et irrésolue; j'avais devant moi la femme forte de l'Écriture.

Le lendemain de ce triste mariage, je rentrai chez ma mère. J'appris bientôt par ma chère maîtresse que Louise n'était pas heureuse. L'angélique créature souffrait avec une résignation parfaite. Comme elle ne pouvait douter de la vive amitié qu'elle m'avait inspirée, elle ne voulut pas que je fusse témoin de ses chagrins domestiques; elle me fit prier de ne point chercher à la voir.

Habituée à lui obéir en tout, je n'osai la désobliger en allant chez elle. Dix-huit mois se passèrent ainsi. Ce tems écoulé, je ne pus résister au désir que j'éprouvais de revoir mon amie. Je savais qu'elle avait une petite fille que l'on disait charmante; je suppliai ma mère de me conduire chez M^{me} E***, et nous nous acheminâmes vers le où Louise demeurait.

Au moment d'arriver chez elle, le cœur me battait d'une force incroyable; je fus obligée de m'appuyer sur le bras de ma mère, mes jambes ne me soutenaient plus. Je ne sais quel vague pressentiment me faisait craindre ce que j'avais tant souhaité, la présence de Louise. Je m'accusai d'enfantillage, et n'osant retourner sur mes pas, j'entraï chez mon amie. Son appartement était triste; deux ou trois vieilles chaises meublaient une pièce qui aurait pu faire un salon. Dans la chambre à coucher, grand Dieu! quel spectacle m'attendait! sur un vieux grabat reposait une enfant morte; un homme parcourait

la salle à grands pas; une femme, dont la figure était cachée sous de longs cheveux en désordre, le suivait à genoux, baisant les pieds de ce scélérat, car c'était un monstre. Il riait de l'humiliation de l'être malheureux qui l'implorait et qui demandait une tombe pour sa fille. « Une tombe, lui disait-elle, puisque vous êtes riche! une tombe! et ensuite marchez sur moi, torturez-moi, et je vous bénirai, car vous aurez écouté la prière d'une pauvre femme, de la mère de votre enfant. » Un violent coup de pied fut la réponse qu'elle obtint; elle tomba à la renverse, et je reconnus Louise. La malheureuse femme me regarda fixement, et parut me voir avec plaisir; elle prit ma main, la porta sur son cœur brisé par le chagrin; puis, comme frappée d'une pensée subite, elle s'éloigna de moi, et vint s'asseoir près de l'ange qui l'avait précédée dans le ciel, et qu'elle cherchait à ranimer de ses baisers brûlans.

M. E*** paraissait interdit; ma mère avait ce maintien calme et sévère qui impose à l'homme le plus dépravé; elle s'approcha de l'auteur d'une si effroyable scène, et lui parla comme il convenait à une femme estimée de tout le monde. M. E*** l'écouta d'abord, ensuite il reprit peu à peu son sourire ironique, lui demanda de quel droit elle se mêlait de ses affaires, et lui fit entendre qu'elle devait se retirer. « Ah! madame, s'écria Louise, protégez-moi contre cet homme, il est capable de tout... Et ma fille, ma pauvre fille!... » Elle s'arrêta. « Eh bien! reprit-il froidement, je vais achever votre phrase. Cet homme, détesté par sa mère, perdait la moitié de sa fortune à la naissance d'un enfant; il est devenu père, il fallait donc abandonner une partie de ses richesses ou faire disparaître le fruit de son union! Là, sur ce lit, repose sa fille, morte par le poison. » Ces derniers mots semblèrent ranimer Louise; elle courut vers son mari, le saisit par le bras, et le menaça de la vengeance des tribunaux.

« Non ; vous n'en ferez rien , répondit-il , vous seriez la femme d'un galérien. »

Tant de souffrances avaient épuisé ma pauvre amie ; un profond soupir s'exhala de sa poitrine , le ciel possédait une sainte de plus.

STÉPHANIE.

SÉANCE DE L'ACADÉMIE.

Tandis que tous les journaux retentissent du discours éloquent prononcé par M. Thiers dans cette séance mémorable, et rapportent ses phrases si riches d'idées et d'expression , honorable justification de l'admission de l'orateur dans ce cercle savant, nous allons jeter un coup-d'œil sur la partie frivole de cette solennité.

Il s'y trouvait foule de femmes élégantes, femmes gracieuses, jolies, connues dans le grand monde, et toutes désireuses de présider à la nouvelle ovation. Pour cette fête où la coquetterie et les petites vanités n'avaient rien à faire, on avait adopté des négligés de bon goût ; beaucoup de redingotes de satin gris-perle, scabieuse, ramona, ornées de riches cordelières en passementerie. Sur ces redingotes il y avait vraiment rivalité de beaux collets en maline ou point d'Angleterre. Puis des manchettes assorties qui terminaient le bout des manches. Les robes de velours noir ou autres couleurs, dans ces mêmes nuances, étaient montantes en guimpe, ou faites en redingote dont plusieurs n'avaient point de pélerines. Il y avait aussi des étoffes de soie brochées vert sur brun, jaune sur lilas, blanc sur vert, etc., avec pélerine pareille garnie de blonde. Quant aux chapeaux, c'était du velours épingle citron, orné d'une plume de héron ; rose ou bleu, orné d'un oiseau de paradis, puis du velours plein ou satin, orné de deux plumes de la même nuance que le chapeau. Nous avons remarqué une jolie redingote en cachemire vert doublée de

peluche cerise. Le chapeau en satin blanc, orné d'une plume blanche panachée cerise.

A la sortie, on remarquait des manteaux très-distingués. La plus élégante n'avait point de grands collets, mais deux énormes manches ouvertes et retombant comme les manches vénitiennes ; les uns à carreaux *Quentin-Durward*, les autres en riches étoffes de laine brochées couleur sur couleur, et doublées en satin ou peluche.

Plusieurs femmes étaient chaussées en souliers de velours.

Les plus beaux mouchoirs de poche étaient en batiste unie, avec une dentelle au bord.

Littérature.

— *La Vieille Pologne*, album historique et poétique, publié par M. Charles Forster.

Dès les premières livraisons, plusieurs plumes de femme ont déjà coopéré à ce beau recueil, si plein de nobles souvenirs. Après M^{mes} Desbordes-Valmore, Tastu, Ségalas, etc., voici de nouvelles mûses qui viennent prendre leur part dans cette lice remarquable. Nous citerons cette fois le sujet choisi par M^{me} de Salm. Ce sont les *Derniers Momens de Michel Gliasky*. Mécontent du roi Sigismond, il va demander aux Moscovites le commandement d'une armée dirigée contre son pays. De honteux succès lui méritent d'abord la faveur du czar ; mais, plus tard, ce prince, informé de ses tentatives pour rentrer auprès de Sigismond, le fit jeter dans un cachot, et, suivant l'usage barbare de ces tems, lui fit crever les yeux avec un fer brûlant. C'est ici que M^{me} de Salm s'écrit avec énergie :

Crime que rien n'excuse et que rien ne répare ;
Que les peuples, les rois, le tyran, le barbare,
Couvrent du même opprobre ! horrible trahison !
Trabison !... ici-bas, quand tout doit disparaître,
Tu marques de ton sceau le front pâle du traître,
Tu restes à jamais attaché à son nom !

— M. A. Brot nous offre aujourd'hui *Jane Gray*, avec toute la puissance de ses jeunes et terribles infortunes, le dramatique de l'histoire de ces tems, les passions haineuses des femmes et la politique des hommes, qui en font un tableau si vivement coloré. *Jane Gray*, publiée par M. H. Souverain, est un ouvrage à succès, un livre que chacun voudra connaître, et un nouvel encouragement pour l'auteur, dont la plume féconde va puiser ses romans dans les plus piquantes annales de l'histoire.

— *Les Communeros*, chronique castillane du seizième siècle, par Henri Ternaux.

En voyant ce titre, plus d'un lecteur pensera peut-être trouver le merveilleux d'un roman, et ne lira cependant que des épisodes historiques, mais remplis d'intérêt. Habitues à rendre compte du rôle que les femmes jouent dans les nouvelles compositions, nous ne pouvons, cette fois, citer que le nom de *Jeanne-la-Folle*, mais encadré dans des récits qui en font recommander la lecture.

— M^{me} Amable Tastu vient de terminer un nouveau recueil de poésies, qui sera publié chez Denain. Il est inutile d'ajouter que ce petit volume sera une des plus jolies offrandes que l'on puisse choisir dans la littérature de 1835.

— *Le Talisman* est un ouvrage spirituel qui vient de paraître chez les principaux libraires du Palais-Royal, et sera beaucoup recherché comme étrennes. Il renferme des fragmens de poésies et des nouvelles charmantes de MM. Dumas, Gozlan, Lacroix, Quinet, Soumet, etc.

ARTS.

— M. Achille Déveria vient de terminer deux lithographies dont le succès est incontestable. L'une représente Anne de Boulen, au moment où elle implore sa grâce aux pieds de Henri VIII; l'autre

est consacrée au supplice de Jane Gray, que le pinceau de M. Delaroche a popularisé avec tant d'intérêt. Ces deux planches se vendent 8 fr. après la lettre, et 16 fr. avant la lettre, chez Gihaut, boulevard des Italiens, et autres magasins de nouveautés.

— La Société philotechnique a entendu, dans sa séance trimestrielle, *le Septuagenaire*, poème par M. Bouilly, et d'autres poésies par M. d'Anglemont, etc.; puis des Dissertations sur *les églises gothiques modernes*, etc., etc. Une très-bonne musique de M. Monpou a égayé un peu cette réunion toute sérieuse.

NOUVEAUTÉS.

Il est du devoir du *Petit Courrier* de signaler en ce moment tout ce que les magasins de Paris renferment de beau, de gracieux, et surtout de nouveau: c'est un service que nous rendrons à nos abonnés, en leur indiquant les lieux où ils peuvent voir tant de jolies choses, et en les aidant à trouver ce qu'ils voudront offrir pour étrennes.

Au milieu de tous les magasins, les salons d'Alphonse Giroux s'élèvent avec faste, et présentent tout ce que la richesse et le goût peuvent inventer de plus parfait: des albums et des buvards en écaïlle incrustée d'or, de nacré; ce nouveau genre de couverture a été adopté aussi pour des souvenirs, des carnets de visites et des tabatières. Les jolies aquarelles de Déveria, de Johannot, de Bellangé, de Charlet, d'Hubert et de tant d'autres célébrités, sont aujourd'hui le cadeau le plus à la mode et de meilleur goût qu'on puisse offrir. Une de ces aquarelles, placée dans le plus simple album, rend irrécusable le bon ton de celui qui offre ce présent, et c'est encore chez A. Giroux que l'on peut trouver le choix le plus heureux. Là aussi sont toutes espèces d'objets propres au dessin, à la peinture, à tout ce qui constitue le

mobilier d'un bureau ; puis les fantaisies de salon, les riens charmans, si embarrassans à trouver, et les gracieux petits meubles de boudoir, les tables à ouvrage, les secrétaires si petits et délicats, tout juste ce qu'il faut pour placer une feuille de papier rosée, un cachet d'opale et la cire parfumée. Puis les *ombrias*, caprice élégant, que l'on oppose aux feux de l'hiver, au soleil de l'été, et qui sont toujours un décor charmant dans tous les appartemens où ils se trouvent.

Arrêtons-nous maintenant à la place de la Bourse, et franchissons la *Porte Chinoise*, car derrière son péristyle étrange se trouvent des richesses qui n'ont point apparu dans nos contrées, des laques et des porcelaines enrichis d'ornemens d'un gothique et d'un luxe qui répondent parfaitement à nos goûts modernes. Ne croyez pas toutefois que pour y satisfaire un caprice du moment il faille répandre votre or en échange de ces magnifiques services de table en porcelaine de Chine ou du Japon. Sans doute rien n'est admirable comme ces assiettes fond bleu, émaillées, surchargées d'or, et plus encore peut-être ces autres assiettes dentelées, entourées de plates-bandes de fleurs en relief de toute nuance sur un fond vert. Mais auprès de ces curiosités onéreuses, se trouvent mille petits objets charmans à la convenance de toutes les fortunes : ce sont des cabarets, des thés, des tête-à-tête, des vases, etc., de la plus grande distinction ; une foule de petits pots au lait, sucriers, tasses, qui peuvent s'offrir séparément, satisfont le bon goût sans compromettre la fortune. Il y a dans ce genre une perfection de travail et d'originalité qui surpasse tout ce qui s'est fait jusqu'ici. Rien

n'est joli comme ces petites coupes, vases, etc., qui s'offrent, s'acceptent, et se placent sur un coin de console, etc.

Sans quitter la place de la Bourse, nous transportons chez Susse, où nous voyons en papeterie, dessins, albums, livres d'étrennes, portefeuilles, etc., tout ce qu'a produit de plus parfait l'industrie de l'année qui vient de finir. Auprès de ses beaux magasins nous heurtons la foule qui s'extasie devant ces ivoires, charmant travail de Dieppe, où la sculpture est reproduite avec art dans la plus petite proportion, et nous nous retrouvons au Passage des Panoramas, devant cet autre Susse, célèbre par les jolies fantaisies qui remplissent un magasin dont on ne saurait définir la composition si élégamment variée.

Le quartier du Palais-Royal n'est pas le seul où apparaissent tous les objets de luxe et d'utilité qu'il convient de signaler à cette époque. Nous citerons, au Marais, les magasins de M. Cabany, rue Sainte-Avoye, hôtel Saint-Aignan, qui offrent en boîtes, coffres, paniers à ouvrage, portefeuilles, buvards, albums, etc., un assortiment qui peut satisfaire les choix les plus exigeans.

Pour nous arrêter dans un magasin qui semble plus encore dans nos attributions, nous porterons l'admiration de nos lectrices sur les broderies qui se trouvent chez M^{lle} Lenormand, rue de la Paix, n° 26. Il y a vraiment là réunion de séductions de tous genres. Les tabliers de fantaisie, les écharpes, fichus, sachets, sacs, enfin tout ce qui est susceptible de recevoir des ornemens d'un travail en soie, or, chenille, etc., s'y trouve dans le plus charmant assortiment.

A ce Numéro est jointe la planche 1119.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDEY DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

N.º 119.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.

Coffure exécutée par M. Garnier rue de la ferme des Mathurins, 9.

Ornée de fleurs de jacinthes de M. Cartier B. d. des Italiens, 8.

Robe en gaze filée de M. Delisle rue Chivout.

Ornement de corsage en tulle de M. Garnier rue Richelieu.